

# Ethiopiques

REVUE NÉGRO-AFRICAINNE DE LITTÉRATURE, DE PHILOSOPHIE,  
DE SOCIOLOGIE, D'ANTHROPOLOGIE ET D'ART



**LES TRANSFERTS CULTURELS**

**N°112 - 1er semestre 2024**



# ÉTHIOPIQUES

Revue semestrielle

ISSN 0850 - 2005

Rue Alpha Hachamiyou TALL x René NDIAYE

Tél : +221 33 849 14 14 - Télécopie : +221 33 822 19 14

BP : 2035 Dakar

e-mail : [senghorf@orange.sn](mailto:senghorf@orange.sn)

internet : <http://www.refer.sn/flss>

online : [www.refer.sn/ethiopiennes](http://www.refer.sn/ethiopiennes)

## COMITÉ DE RÉDACTION

Directeur de Publication

Amadou LY

Directeur de la Rédaction

Cheick SAKHO

Membres

Mamadou BA

Abdoulaye Élimane KANE

Ramatoulaye Diagne MBENGUE

Boubé NAMAÏWA

A. Falilou NDIAYE

Amadou Lamine SALL

Pierre SARR (Lettres)

Malick DIAGNE

Abdou SYLLA

Étienne TEIXEIRA

Ibrahima WANE

Babacar Mbaye DIOP

Alioune DIAW

Andrée Marie Diagne BONANE

Coudy KANE

Elhadj Malick Sy CAMARA

Pierre Mbid Hamoudi DIOUF

Membres correspondants

Hélène TISSIÈRES (U.S.A.)

Eileen JULIEN (U.S.A.)

Sana CAMARA (U.S.A.)

Papa Samba DIOP (France)

Françoise UGOCHUKWU (Angleterre)

Pierre K. NDA (Côte d'Ivoire)

Guy O. MIDIOHOUAN (Bénin)

Abdelouahed MABROUR (Maroc)

Ousmane TANDINA (Niger)

Pierre NDEMBY MAMFOUBY (Gabon)

Albert OUEDRAOGO (Burkina Faso)

Mbaye DIOUF (Canada)

Ethiopiennes



*Éthiopiennes*

Littérature, philosophie, sociologie, anthropologie et art.

***LES TRANSFERTS CULTURELS***

**N° 112 ..... 1er semestre 2024**

**Illustration :**

Artiste : Laye Kâ,

Grand Prix du Président de la République  
du Sénégal, Salon des Arts Visuels, 2019.

Titre : Tissu social

Dimensions : 150cm x 130cm

Technique : Collage de codes barres,  
de tissus et bandelettes de tissus tressés.

Année : 2023

**Éthiopiennes n° 112.**  
**Littérature, philosophie, sociologie, anthropologie et art.**  
**1er semestre 2024.**

***Les transferts culturels***

N° 112

1er SEMESTRE 2024

.....

**SOMMAIRE**

**1. Littérature**

Vieux Alassane TOURÉ – Une africanisation des États-Unis :  
revisiter les apports linguistiques et gastronomiques..... 7

Fatima CHAYAB et Younès EZ-ZOUAINE – Transfert culturel et  
traduction : le cas de la traduction française des aspects religieux  
dans deux romans de Naguib Mahfouz ..... 21

Cheikh Mbacké DIOP – La traduction comme cas de transferts  
culturels entre l'Égypte et la France pendant la Nahḍa ..... 37

Dalila ABADI – Reflets culturels en Algérie : une étude des transferts  
et métissages à travers les langues, les saveurs et les traditions ..... 49

Mohamat Biyazeilei SAVAD – Circulation des savoirs culturels :  
importation et enjeux dans les chansons populaires *mofou*  
du Cameroun ..... 61

Khadija EL JARI – *Le Petit Chaperon rouge* de Charles Perrault à  
Youssef Amine Élalamy ..... 79

Křížová TEREZA – Le transfert culturel transatlantique de Guillaume  
Musso dans la fiction policière moderne ..... 91

Zhe FAN – Le goût français pour la *weltliteratur* : de la littérature du Midi à la littérature chinoise ..... 105

## **2. Philosophie, Sociologie, Anthropologie**

Prospère T. TIOFACK – De la *kora* au saxo : l'héritage culturel africain dans les musiques afro-américaines ..... 117

Hervé Toussaint ONDOUA – Achille Mbembé et la question du transfert culturel : une approche postcoloniale ..... 133

Ramsès Nzenti KOPA – Sur la nécessité d'une appropriation philosophique de la digitalisation en Afrique ..... 147

Calvin Patrick Bandah PANGA – Traite des esclaves et pillage des objets d'art africain : deux manifestations violentes des transferts culturels d'Afrique par les Européens..... 161

## **3. Poèmes**

Stéphane CASENOBE – Mes prières ont une faible empreinte Carbone..... 175

Stéphane CASENOBE – Et qui aurait cru que je sauverai le monde ?..... 176

Stéphane CASENOBE – J'écris mais je n'y suis pas encore..... 177

*Éthiopiennes* n° 112.  
Littérature, philosophie, sociologie, anthropologie et art.  
1<sup>er</sup> semestre 2024.

*Les transferts culturels*

UNE AFRICANISATION DES ÉTATS-UNIS : REVISITER LES  
APPORTS LINGUISTIQUES ET GASTRONOMIQUES

Par Vieux Alassane TOURÉ\*

**Résumé :** Cet article examine l'influence de la culture africaine sur la société américaine, notamment dans le domaine de la langue et de l'alimentation. L'auteur montre comment le riz est devenu une céréale de base et comment les mots wolof font désormais partie de l'anglais contemporain. L'article souligne l'importance de la préservation de la culture et des pratiques africaines antérieures à l'esclavage et met en évidence les contributions des Africains à la culture et à la langue américaines. Il invite les chercheurs à explorer les angles morts dans les transferts culturels tels que les liens entre la culture et le langage des *cowboys* et des *Haalpulaar* et souligne la nécessité de célébrer et d'embrasser la culture africaine en Amérique pour une société plus inclusive.

**Mots-clefs :** Africanismes, États-Unis, riz, transferts culturels, wolof

**Abstract:** This article examines the influence of African culture on American society, particularly in language and food. The author discusses how rice has become a staple food and how Wolof words have become part of contemporary English. The article stresses the importance of preserving pre-slavery African culture and practices and foregrounds the African contributions to American culture and language. It invites researchers to explore blind spots in cultural transfers such as the links between cowboy and Haalpulaar culture and language. It also calls for the need to celebrate and embrace African culture in America to create a more inclusive society.

**Key words :** Africanisms, United States, rice, cultural transfers, wolof

---

\* University of Illinois, Urbana Champaign

Selon Ivan Sertima, l’Afrique a été présente aux États-Unis bien avant l’arrivée de Christophe Colomb. Dans son ouvrage de renom intitulé *They Came before Columbus : An African Presence in Ancient America* paru en 1976, Sertima affirme que les explorateurs africains ont foulé le sol américain bien avant Christophe Colomb. Sertima, inspiré du texte de la trilogie de Leo Weiner de Harvard titré *Africa and the Discovery of America* (1920), présente une série de preuves archéologiques, linguistiques et culturelles en s’appuyant sur l’affirmation, de la présence de plantes, d’artefacts et de systèmes d’écriture africains en Amérique. Il s’appuie également sur d’anciens récits de marins et de commerçants africains qui ont traversé l’Atlantique, ainsi que sur les similitudes entre les pratiques religieuses africaines et amérindiennes.

Par ailleurs, Molefi Kete Asante argue, dans son livre *The History of Africa, the Quest for Eternal Harmony*, que Mansa Abubakari II<sup>1</sup>, aurait commandé une expédition pour traverser l’océan Atlantique qui, à son point le plus proche entre l’Afrique et l’Amérique, n’est qu’à 1500 miles car, il était un empereur puissant à son apogée (Asante, 2018 : 134). Les thèses de Sertima et de Asante, bien que controversées et débattues par d’autres chercheurs, ont contribué à mettre en lumière l’histoire riche et alambiquée des civilisations africaines et leurs possibles liens avec le reste du monde, notamment les États-Unis.

Cette longue présence de l’Afrique, de l’Amérique précolombienne à l’esclavage, a laissé des traces et un impact indélébile sur la culture américaine à travers des transferts culturels divers. Nous utilisons le terme de transferts culturels tel que théorisé par Marcel Espagne qui écrit que « les transferts culturels « [...] ne se situent plus à la périphérie d’un système culturel dans les relations que ce système entretient nécessairement avec un en-dehors, mais transforment cette périphérie au centre » (Espagne, 2013 : 4). Comme le montrera notre

---

<sup>1</sup> Selon Molefi Asante qui puise sa source du livre *Masalik al-absar*, l’empereur malien confessa à l’auteur de ce livre qu’un an après avoir envoyé ses hommes à l’exploration de l’Atlantique, Aboubakari II démissionna de son trône et équipa 2000 autres navires en hommes et en matériel pour traverser l’océan Atlantique. Selon la version de Sertima, il céda le pouvoir à son frère Mansa Mousa, le célèbre empereur qui fit tomber le prix de l’or égyptien lors de son pèlerinage à la Mecque.

étude, les cultures marginalisées et minorisées issues d'Afrique vont s'ériger de part et d'autre au centre de la culture américaine.

Les transferts culturels entre différentes régions et sociétés font partie intégrante de l'histoire de l'humanité. De l'échange d'idées, de croyances et de traditions au partage de la nourriture et de la langue, les transferts culturels ont joué un rôle important dans le façonnement de notre monde actuel. Les États-Unis, creuset de cultures hétérogènes, ne font pas exception à la règle. L'un des transferts culturels les plus importants vers les États-Unis a été celui de l'Afrique. La diaspora africaine esclavagisée aux États-Unis est à l'origine de nombreux apports linguistiques et gastronomiques qui font désormais partie de la culture américaine. Grâce à l'utilisation de mots africains dans l'anglais américain et à l'intégration de la cuisine africaine dans les régimes alimentaires américains, l'Afrique a laissé une marque indélébile aux États-Unis. Nous empruntons le terme de transferts culturels à Michel Espagne, pour essayer de montrer comment les langues africaines telles que le wolof ont contribué à la richesse linguistique actuelle de l'anglais américain.

Dans le jargon des études africaines et afrodiasporiques, on utilise le terme d'africanismes pour faire référence aux transferts culturels provenant d'Afrique. Les africanismes sont des éléments culturels importés d'Afrique et intégrés dans la culture américaine. Parmi ces éléments, nous pouvons citer, entre autres, la langue, la nourriture et la religion. Les africanismes ont joué un rôle important dans le modelage de la culture américaine, en particulier dans les domaines de la musique et de la danse, où les rythmes et les mouvements africains ont fortement influencé les styles musicaux américains tels que le *jazz*, le *blues* et le *hip-hop*, grâce à l'esclavage.

La reconnaissance et l'acceptation des africanismes dans la culture américaine offrent une opportunité d'échange culturel et favorisent une meilleure compréhension et appréciation de la culture. Découvrir et célébrer les pratiques culturelles des Africains, aiderait à casser les barrières culturelles et à créer une société plus inclusive et plus harmonieuse. La

parution du documentaire<sup>2</sup>, sur Netflix, intitulé *High on the Hog : How African American Cuisine Transformed America* ainsi que le podcast de John McWhorter intitulé *Lexicon Valley* montrent la résurgence de l'intérêt porté sur les transferts culturels linguistiques et gastronomiques transatlantiques.

Cette étude montre l'urgence de faire des recherches sur la continuité de l'influence africaine car l'Afrique a une diaspora grandissante sur toute l'étendue du territoire américain. Le texte de Paul Stoller intitulé *Money Has no Smell : The Africanization of New York City* et les travaux d'historiens comme Mamadou Diouf et Cheikh Anta Babou montrent à bien des égards la contribution culturelle énorme de la diaspora africaine contemporaine aux États-Unis, notamment avec l'africanisation des villes comme New York (Jadis la rue 116 et maintenant Bronx), Columbus et Cincinnati dans l'Ohio, Atlanta en Géorgie, Louisville à Kentucky, pour ne citer que celles-là.

Cette étude explorera dans un premier temps les sillons de l'africanisme<sup>3</sup>, qui désigne l'influence de la culture africaine sur l'Amérique. Ensuite, la contribution linguistique des langues africaines, en particulier le wolof, sera examinée, ainsi que le rôle du riz dans la cuisine africaine et son influence sur la cuisine américaine. Grâce à ces analyses, nous espérons mieux comprendre comment la culture africaine a enrichi la société américaine et contribué à sa diversité et à sa richesse culturelle et épistémologique.

## 1. Les sillons de l'africanisme

Melville Herskovits, anthropologue de formation et l'un des fondateurs des études africaines aux États-Unis, a mené des recherches approfondies sur les cultures africaines et leur influence sur les Amériques. Son travail novateur sur les africanismes a remis en question

---

<sup>2</sup> Ce documentaire est inspiré du livre de l'historienne des études et cultures culinaires, Jessica B. Harris.

<sup>3</sup> Le terme « africanisme » est utilisé dans le milieu anglo-saxon, particulièrement dans les études africaines et afrodiasporiques. C'est la raison pour laquelle il est parfois interchangeable avec notre usage du terme de transfert culturel.

la notion dominante selon laquelle les cultures africaines étaient primitives et inférieures aux cultures européennes. Il a démontré au contraire que les cultures africaines étaient riches et variées et qu'elles ont contribué de manière significative au développement des Amériques.

De même, Lorenzo Dow Turner a joué un rôle déterminant dans l'étude des africanismes aux États-Unis. Ses recherches sur la langue *gullah*, parlée par les Afro-Américains dans les régions côtières de Caroline du Sud et de Géorgie, illustrent la présence des racines africaines dans celle-ci. Les travaux de Hurston sur le folklore et la littérature afro-américains ont souligné l'importance des africanismes dans la culture africaine-américaine. Elle a exploré les origines africaines de nombreux aspects de la culture africaine-américaine, notamment la musique, la danse et les contes populaires.

D'autres chercheurs tels que Puckett, Vass et surtout Holloway ont également contribué de manière significative à la compréhension des africanismes aux États-Unis. Par exemple, *Black names in America : Origins and usage* de Puckett, explore les origines et les significations des noms afro-américains. *The Bantu Speaking Heritage of the United States*, de Kellersberger Vass, examine la langue et la culture bantoues et leur influence sur les États-Unis. *A dictionary of Africanisms: contributions of Sub-Saharan Africa to the English language* de Dalgish, documente sur les contributions de l'Afrique subsaharienne à la langue anglaise. Enfin, *The African heritage of American English*, de Holloway et Vass, explore les racines africaines de l'anglais américain et montre les liens profonds entre les langues africaines et l'anglais américain.

Le texte de Molefi Asante, *African Elements in American English* montre les limites des travaux de ses prédécesseurs tels que Turner, Hertskovits et Garrett qui, à défaut de la maîtrise des langues et de leur grammaire, se sont contentés de peindre des tableaux de généralisations. Néanmoins, il reconnaît leur mérite d'avoir mené les recherches pionnières sur les transferts culturels de manière objective. Il défend l'idée selon laquelle : pour mieux comprendre l'héritage des éléments culturels

dans la langue anglaise, il faut interroger l'ébonics<sup>4</sup>. Car selon lui, il « contient des vestiges de langues africaines dans leur structure, malgré un vocabulaire essentiellement anglais » (1990 : 68).

Ces chercheurs ont joué un rôle crucial dans la mise en lumière des contributions africaines à la culture américaine et dans la dissipation des mythes d'infériorité africaine. Ils ont favorisé une meilleure compréhension de l'histoire et de la culture afro-américaines et ont montré l'importance de la préservation et de la célébration des africanismes aux États-Unis. En plus, ils ont démontré la profondeur et la richesse de la culture africaine et de son influence indélébile sur la culture américaine.

## 2. L'apport linguistique

Malgré la distance et la violence crue et traumatisante dont ils étaient victimes, et malgré leur déportation et le dépouillement de tous leurs biens, les Noirs esclavagisés ont su sauvegarder certains aspects de leurs langues et pratiques culturelles dans le nouveau monde. La langue et la culture sont étroitement liées. La première étant un aspect fondamental de la seconde et l'un de ses principaux moyens d'expression et de transmission. Les mots, les phrases et les expressions utilisés dans une langue véhiculent souvent des valeurs, des croyances, des coutumes et des traditions d'une culture particulière. À son tour, la culture influence la langue en façonnant la manière dont les acteurs d'une communauté communiquent et en montrant le sens qu'ils attachent aux mots et aux expressions. Comme le note Ngugi dans *Décoloniser l'esprit*, « la langue est vectrice de culture. » Ainsi, les transferts transatlantiques s'opèrent et se manifestent dans plusieurs domaines mais dans ce travail, l'accent sera particulièrement mis sur la langue et sur la nourriture.

La culture *gullah* demeure à ce jour celle qui est la mieux étudiée lorsqu'il s'agit de la préservation de la culture africaine aux États-Unis. La culture *gullah* ou *geechee* est une culture afro-américaine unique et distincte qui a vu le jour dans les régions côtières de la Caroline du Sud, de la Géorgie et de la Floride. Les *Gullah/Geechee* sont les descendants

---

<sup>4</sup> Ce terme désigne la langue vernaculaire des Afro-américains.

d'esclaves africains amenés aux États-Unis aux XVIIIe et XIXe siècles pour travailler dans les plantations de riz.

Le peuple *gullah/geechee* a pu maintenir ses pratiques culturelles grâce à l'isolement et à la résistance à l'assimilation. L'isolement est dû à leur situation dans les zones côtières, difficiles d'accès, tandis que la résistance a pu être manifeste grâce à l'utilisation ininterrompue de leurs variétés linguistiques, coutumes et traditions africaines. Leur langue, le *gullah*, est une langue créole qui combine l'anglais et diverses langues africaines. Leurs pratiques culturelles comprennent le tressage de paniers, la pêche, l'agriculture et la narration d'histoires. Ils sont également connus pour leur cuisine, qui comprend des plats tels que la soupe au gombo, le gombo et le riz rouge.

Les *Gullah/Geechee* ont une riche tradition de musique, de danse et de pratiques spirituelles. Leur musique comprend des spirituals, des chants de travail et des *ring shouts*, qui sont une forme de danse religieuse afro-américaine. Ils ont également un style unique de *patchwork*, appelé « Gee's Bend », du nom de la ville de Gee's Bend, en Alabama.

Aujourd'hui, la culture *gullah/geechee* est reconnue comme un élément essentiel de l'histoire afro-américaine et est célébrée dans le cadre de divers festivals et événements culturels. Le corridor du patrimoine culturel *gullah/geechee*, créé par le Congrès américain en 2006, vise à préserver et à promouvoir la culture et l'histoire du peuple *gullah/geechee*. En dehors de la culture *gullah*, la contribution linguistique de l'Afrique à l'anglais courant est importante mais souvent négligée. Elle est substantielle et mérite une plus grande considération. Car, en reconnaissant ces racines linguistiques, nous pouvons mieux apprécier la diversité et la richesse de la langue anglaise.

Comme décrit plus haut, l'anglais est une langue qui a emprunté des mots à de nombreuses langues et cultures différentes au cours de l'histoire, y compris des langues africaines. Certains mots africains sont entrés dans la langue anglaise par le biais de la traite transatlantique, tandis que d'autres ont été adoptés pendant la période coloniale, lorsque les Européens se sont installés sur le continent.

L'analyse ci-dessus atteste de la riche diversité linguistique et culturelle de l'Afrique, et son adoption dans la langue anglaise témoigne de l'influence durable des cultures africaines sur le monde. De nombreux mots et expressions anglaises couramment utilisés aujourd'hui trouvent leur origine dans les langues africaines, en particulier celles parlées en Afrique de l'Ouest et en Afrique centrale. Un exemple notable est le mot « *okay* », qui proviendrait de la langue wolof du Sénégal et de la Gambie. (Holloway, 2005 : 57) Un autre exemple est le mot « banane », qui serait également d'origine wolof « *banaana* ». Le mot « *jazz* » aurait également des racines africaines, il provient probablement du mot ouest-africain « *jasi* », qui signifie danser. (*Ibid*)

Les mots africains sont utilisés en anglais américain depuis l'époque de l'esclavage, lorsque les Africains furent amenés de force en Amérique. De nombreux mots issus des langues africaines, tels que « *goober* » (cacahuète), « *gumbo* » (soupe de gombo) et « *banjo* » (instrument de musique) ont été intégrés au vocabulaire de l'anglais américain au fil du temps. En outre, l'anglais vernaculaire afro-américain (AAVE), également connu sous le nom d'ébonite, trouve ses racines dans les langues africaines et a, également, contribué à enrichir l'anglais américain par divers mots et expressions.

### 3. La canonisation du wolof

Le wolof fait partie des langues les plus influentes de la langue anglaise, un fait ignoré de beaucoup de locuteurs et de natifs *wolof*. Dans son chapitre titré « What Africa Has Given America : African Continuities in the North American Diaspora », Joseph E. Holloway montre la particularité du wolof comme langue ayant fécondé l'anglais contemporain. Il rappelle que la guerre civile qui régnait en Sénégal et Gambie coïncidait avec l'arrivée d'un nombre élevé de Sénégalais et Gambiens entre 1685 et 1700 aux larges des côtes nord-américaines (Holloway, 2005 : 49).

Il écrit par ailleurs :

Ayant eu des contacts nombreux et étroits avec les Américains d'origine européenne, ils ont, peut-être, été les premiers Africains dont les éléments culturels et la langue ont été assimilés et conservés au sein de la culture

américaine en développement. Ils ont également eu plus d'occasions de se mélanger et d'interagir avec les Blancs que n'importe quel autre groupe africain dans les premières années (Holloway, 2005 : 57).

Pour revenir sur le sujet des termes *wolof* légués à l'anglais, Holloway dresse une liste que nous reprenons ici, mais pas de façon exhaustive. Holloway nous dit que l'on retrouvait *Okay* ou *O.K* dans le discours des Noirs *gullah* de la Caroline du Sud avec des variantes. Ce terme fut enregistré pour la première fois en 1776 (Holloway, 2005 : 57) et il renvoie à l'expression *wolof*, *waaw kay*. Certes, des chercheurs réfutent cette explication de Holloway, mais comme l'a démontré Cheikh Anta Diop dans son étude sur les liens de parenté entre le wolof et les langues égyptiennes, les variances linguistiques sont parfois le fruit d'une érosion temporaire ou une déformation grammaticale telles que les voyelles occlusives ou nasales.

Le terme « *dig* » qu'on utilise souvent en anglais comme « *Dig this man* » émanerait du wolof *dega* (*sic*) qui signifie « entendre ou comprendre ». Par ailleurs, de nos jours, les jeunes Sénégalais emploient à l'expression « *yaa dégg de* » pour faire référence à une personne ayant une capacité extraordinaire de compréhension ; car la personne sait deviner des choses non dites comme l'a formulé Youssou Ndour en ces termes : *less waxul. Dégg dégg dafa wara xóot* [Il faut aiguiser sa compréhension]. Ces paroles sont issues d'une chanson de l'artiste en *featuring* avec Yandé Codou Sène, la poétesse et griotte de Léopold Sédar Senghor intitulé « Lees Waxul » extrait de l'album *Gaïnde : Voices From the Heart of Africa*.

Selon Holloway, l'incursion des mots *wolof* dans la langue anglaise a connu son apogée surtout durant l'âge d'or du jazz. Ces mots sont retrouvés dans l'ebonics parlée par les afro-américains. *Jive* qui signifie tenir un langage ou discours trompeur provient du terme wolof *jey* ayant le même sens. Dans la même veine, *sock* ayant pour sens un coup veut dire *sok dugub* [piler le mil] par exemple. D'ailleurs, pendant les rapports intimes avec leurs partenaires, les afro-américains disent ceci : « *sock it to me baby* » nous rapporte notre auteur.

#### 4. L'apport du riz par les Manding

Selon J. E. Holloway (2006), les historiens pensent que les premières semences de riz utilisées dans la riziculture américaine ont probablement été importées de Madagascar en 1685. Les Africains réduits en esclavage en provenance de l'Afrique de l'Ouest, qui possédaient une expertise dans la culture du riz, ont, peut-être, contribué à sa production en Amérique du Nord. En 1750, les grands propriétaires d'esclaves des Carolines cultivaient le riz en utilisant des techniques similaires à celles utilisées en Afrique depuis des centaines d'années.

Dans son livre *Black Rice : The African Origins of Rice Cultivation in the Americas*, Judith Carney explore l'histoire de la culture du riz dans les Amériques et le rôle important que les esclaves africains ont joué dans son introduction et son développement. Elle affirme que les esclaves africains, qui ont été amenés en grand nombre aux Amériques pendant la traite transatlantique des esclaves, ont apporté avec eux, non seulement, leur main-d'œuvre, mais aussi leurs connaissances et leurs pratiques agricoles, y compris la culture du riz.

Selon Carney, entre 1506 et 1510, le navigateur portugais Valentim Fernandes a noté que le peuple mandingue de Gambie pratiquait activement le commerce du riz, du millet, du lait et de la viande. Le riz, le lait et le millet constituent la principale source d'alimentation des Mandinka, qui disposent d'un excédent qu'ils peuvent vendre ou échanger avec d'autres. Ils disposent également de vin de palme, d'huile et de viande qu'ils peuvent échanger. Le pays mandingue dispose d'une abondance de nourriture, le riz et le millet étant les cultures les plus importantes. (2001 : 15)

Carney fournit de nombreuses preuves à l'appui de son argumentation, notamment des documents historiques, des études botaniques et des analyses linguistiques. Elle retrace l'histoire de la culture du riz en Afrique de l'Ouest, où cette céréale est cultivée depuis des milliers d'années et constitue une culture de base importante. Les variétés de riz africaines étaient bien adaptées au climat local et aux conditions du sol et résistaient à de nombreux insectes ravageurs et aux maladies.

Lorsque les esclaves africains ont été amenés aux Amériques, ils ont été forcés de travailler dans des plantations de riz dans les régions côtières de la Caroline du Sud, de la Géorgie et du nord-est du Brésil. Ces régions présentaient des conditions climatiques et pédologiques semblables à celles de l'Afrique de l'Ouest, ce qui les rendait propices à la culture du riz. Carney affirme que les esclaves ont pu adapter leurs pratiques traditionnelles de culture du riz à leur nouvel environnement (2001 : 1). Carney étudie également la manière dont les esclaves africains ont résisté à leur asservissement et ont utilisé leurs connaissances agricoles pour maintenir leur identité culturelle et leur autonomie. Ils ont pu utiliser leur connaissance de la culture du riz pour négocier de meilleures conditions de travail (2001 : 2).

En dehors du riz, d'autres types de nourriture provenant de l'Afrique ont laissé les empreintes culinaires du continent sur la culture culinaire américaine. Selon Elnara Putayeva qui reprend la thèse avancée par Holloway et Vans, de nombreux noms d'aliments en anglais sont dérivés de langues africaines. L'igname, que la plupart des Américains confondent avec la patate douce, était l'aliment le plus courant des Africains transportés de force sur des bateaux vers les Amériques. Le mot « igname » trouve ses racines en Afrique de l'Ouest, où il est dérivé de la langue peule, qui signifie manger. Le patois jamaïcain, une langue basée sur l'anglais avec des influences africaines, utilise également un mot similaire, « *nyam* », qui signifie toujours « manger » (Patwell, 1992 : 193). On retrouve également le même terme « *ñam* » qui veut dire manger ou goûter. S'il est précédé de l'article « *ab* » *ñam*, il s'agit de nourriture mais s'il est suivi du suffixe « *al* », il devient un verbe conjugué à l'impératif, comme pour dire « Mange ! ou Goûte ! » comme dans la phrase en wolof « *ñamal ñam wi.* » À la fin des années 1500, les Portugais ont transformé le mot en « *inham* », puis les Espagnols en « *iñame* » (Holloway & Vass, 1993). Le premier usage enregistré du mot en anglais était "igname", mais au milieu du XVIe siècle, il avait évolué pour devenir « *yam* ». Là aussi, le Wolof utilise *ñambi* pour parler d'igname.

Dans le wolof contemporain se dégage une panoplie de mots très proches de l'anglais comme *dëjj* (funérailles) alors que l'anglais dit *death*.

Or, les linguistes ont démontré que la plupart des Africains issus de l’Afrique de l’Ouest éprouvent des difficultés pour prononcer le son « *th* » comme dans « *thank you.* » Il serait également intéressant de poursuivre les travaux dans les transferts culturels des autres langues africaines qui ont réussi à intégrer l’anglais par le biais de langues intermédiaires. Par exemple, « *safari* » est un mot *swahili* d’origine arabe qui est devenu un mot officiel dans la langue anglaise contemporaine car comme le note Michel Espagne,

Un transfert culturel n’a jamais lieu seulement entre deux langues, deux pays ou deux aires culturelles : il y a, quasiment, toujours des tiers impliqués. On doit donc plutôt se représenter les transferts culturels comme des interactions complexes entre plusieurs pôles, plusieurs aires linguistiques » (2013 : 3).

Dès lors, s’agissant des transferts culturels transatlantiques entre l’Afrique et l’Amérique, l’Europe et l’Asie sont impliquées dans le processus de transformations et de transferts multilatéraux dans le temps et dans l’espace.

## Conclusion

Ce travail a exploré l’influence significative que la culture africaine a exercée sur la société américaine, en particulier dans les domaines de la langue et de la nourriture. Au fil des siècles, les esclaves africains et leurs descendants ont largement contribué au développement de l’anglais américain, en introduisant de nouveaux mots et expressions qui font aujourd’hui partie de la canonisation de la langue anglaise.

La cuisine africaine a eu un impact profond sur la gastronomie américaine, des plats comme le *gumbo*, le *jambalaya* et le *collard greens* étant devenus incontournables dans de nombreuses régions du pays. En revisitant ces contributions linguistiques et gastronomiques, nous pouvons mieux comprendre l’héritage culturel complexe qui a fait des États-Unis la nation diversifiée et dynamique qu’elle est aujourd’hui.

Ce travail nous a permis de mieux comprendre le rôle crucial des africanismes en Amérique. Grâce à la disponibilité d’outils de recherche, les chercheurs africanistes peuvent désormais explorer le vaste champ des angles morts ou moins connus de l’africanisme, négligés pendant trop

longtemps. Ces domaines ont le potentiel de révéler le passé africain, qui a été largement ignoré et marginalisé. Il est regrettable que les contributions africaines à la langue anglaise, et en particulier à la diction des *cow-boys*, aient été largement ignorées. Nous encourageons donc les chercheurs africanistes, et les Africains en particulier, à explorer les africanismes relatifs au monde des *cow-boys* comme un autre moyen d'identifier l'influence du pulaar sur la langue anglaise. Comme l'ont souligné de nombreux chercheurs, dont Holloway, la terminologie *cow-boy* trouve son origine dans la communauté *haalpulaar* réduite en esclavage. Le terme « *cowboy* » (vache + garçon), par exemple, remonte directement au mot wolof « *sàmmkat* ».

De la même manière, continuer à mener des recherches dans l'introduction de l'anglais dans le wolof sénégalais contemporain comme le « *koksër* » retrouvé dans les gares routières au Sénégal. Ce mot vient du verbe « *coax* : et qui signifie attirer par la ruse ». D'ailleurs, en anglais on peut dire « *to coax somebody to do or into doing something* » qui se traduit littéralement par persuader ou convaincre quelqu'un (gentiment) de faire quelque chose.

En explorant ces aspects de l'africanisme, nous pouvons mieux comprendre les contributions des Africains à la culture et à la langue américaines.

## Bibliographie

ASANTE, Molefi. Kente, *The History of Africa: The Quest for Eternal Harmony*, New York, Routledge, 2018.

-. *African Elements in African-American English. Africanisms in American Culture*, 2005 [1990] pp. 19-33.

CARNEY, Judith A, *Black Rice: The African Origins of Rice Cultivation in the Americas*. Cambridge, Harvard University Press, 2001.

DALGISH, Gerard. M. *A dictionary of Africanisms: contributions of Sub-Saharan Africa to the English language*, Westport, Greenwood, 1982.

ESPAGNE, M. *La notion de transfert culturel. Revue sciences/lettres*, (1). 2013.

- HARRIS, Jessica B. *High on the Hog: A Culinary Journey from Africa to America*, Bloomsbury Publishing, 2012.
- HERSKOVITS, M. J, *The myth of the Negro past*. New York – London, Harpers & Brothers Publishers, 1941.
- HOLLOWAY, Joseph. E. (dir.), *Africanisms in American culture*. Indiana University Press, 2005.
- THIONG'O, Ngugi Wa. *Décoloniser l'esprit*, Paris, La fabrique éditions, 2011.
- PUTAYEVA, Elnara, “African elements (Africanisms) in modern American English”. *Studies in African Languages and Cultures*, (55), 139-157. 2021
- STOLLER, Paul. *Money has no smell: the Africanization of New York City*. Chicago, University of Chicago Press, 2010.
- SERTIMA Van, Ivan. *They came before Columbus: The African presence in ancient America*. New York, Random House, 1976 (2003).

### **Webographie**

- HOLLOWAY, John. E. (2006). African crops and slave cuisine. Slave Rebellion Web Site. Disponible sur: [ricediversity.org/outreach/educatorscorner/African-Crops-and-Slave-Cuisine.doc](http://ricediversity.org/outreach/educatorscorner/African-Crops-and-Slave-Cuisine.doc) [consulté le 7 August 2018].

## A NOS LECTEURS

*Éthiopiennes* publie des études et articles originaux se rapportant à la littérature, à la philosophie, à la sociologie, à l'anthropologie et à l'art.

Les textes proposés sont soumis à l'appréciation du Comité de Rédaction qui se réserve la possibilité de solliciter, chaque fois que de besoin, l'avis d'un lecteur extérieur.

Les manuscrits doivent être soumis en trois exemplaires accompagnés d'un résumé (de 15 lignes au maximum) en français et en anglais. Les auteurs doivent envoyer aussi une version électronique pour PC (Word).

Le Comité de Rédaction se réserve la possibilité, sauf refus écrit de l'auteur, d'effectuer des corrections de forme, de décider du moment de la publication, d'éditer les articles soit dans les numéros ordinaires soit dans les numéros spéciaux en fonction de leur sujet.

Les auteurs sont priés de signaler la publication dans une autre revue d'articles déjà acceptés par *Éthiopiennes*. Toute publication postérieure à celle d'*Éthiopiennes* devra mentionner en référence le numéro concerné.

Chaque auteur recevra une version électronique de son tiré à part.

Achevé d'imprimer sur les presses de

 **VIRTUEL DESIGN** (+221) 77 645 94 46  
Impression Numérique & Offset

2024



# ÉTHIOPIQUES

Revue semestrielle  
ISSN 0850 - 2005

Rue Alpha Hachamiyou TALL x René NDIAYE  
Tél : +221 33 849 14 14 - Télécopie : +221 33 822 19 14  
BP : 2035 Dakar  
e-mail : senghorf@orange.sn  
internet : <http://www.refer.sn/flss>  
online : [www.refer.sn/ethiopiennes](http://www.refer.sn/ethiopiennes)

## AUTEURS

Vieux Alassane TOURÉ – (University of Illinois, Urbana Champaign),  
Fatima CHAYAB et Younès EZ-ZOUAINE – (Université Sidi Mohammed  
ben Abdellah Fès, Maroc), Cheikh Mbacké DIOP – (Université Cheikh Anta  
Diop de Dakar, Sénégal), Dalila ABADI – (Université Kasdi Merbah de  
Ouargla, Algérie), Mohamat Biyazeilei SAVAD – (Université de Maroua,  
Cameroun), Khadija EL JARI – (Université Chouaib Doukkali, Maroc),  
Křížová TEREZA – (Université Palacky d’Olomouc, République Tchèque /  
l’Université Paris Nanterre, France), Zhe FAN – (Université Lishui, Chine),  
Prosper T. TIOFACK – (Université de Dschang (Cameroun)/Aix-Marseille  
Université (France), Hervé Toussaint ONDOUA – (École Normale Supérieure  
de l’Université de Bertoua, Cameroun), Ramsès Nzenti KOPA – (Université  
de Dschang, Cameroun), Calvin Patrick Bandah PANGA – (École Normale  
Supérieure de Bertoua, Cameroun), Stéphane CASENOBE (Poète).

Sénégal	: le n° .....	4.000 F CFA
	Abonnement annuel .....	7.000 F CFA
Afrique	: le n° .....	5.000 F CFA
	Abonnement annuel .....	9.000 F CFA
Autres pays	: le n° .....	30€
	Abonnement annuel .....	70€
	Abonnement de soutien .....	100€

Frais de port en sus